

“Le dépassement réalisé d’une différence”: Tentation informatique et pensée poétique chez Glissant

Nicolas Noé and Oana Panaïté

Journal of French and Francophone Philosophy - Revue de la philosophie française et de langue française, Vol XXXII, No 1/2 (2024) pp 49-68.

Vol XXXII, No 1/2 (2024)
ISSN 1936-6280 (print)
ISSN 2155-1162 (online)
DOI 10.5195/jffp.2024.1069
www.jffp.org

This  under a Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is operated by the University Library System of the University of Pittsburgh as part of its D-Scribe Digital Publishing Program, and is co-sponsored by the University of Pittsburgh Press

“Le dépassement réalisé d’une différence”

Tentation informatique et pensée poétique chez Glissant

Nicolas Noé and Oana Panaïté

Indiana University

“De l’information du poème”¹, qui clôt la partie “Éléments” dans *Poétique de la Relation*, représente pour le lectorat habitué à l’écriture glissantienne un chapitre assez surprenant voire confondant tant au niveau de l’approche du sujet traité que de sa mise en forme rhétorique, car c’est autour de l’opposition entre poésie et informatique que démarre son propos.

Tout d’abord, on a l’impression que Glissant s’écarte des riches lieux-communs² qui rythment et structurent sa pensée puisque, après quelques pages consacrées au baroque, son attention se tourne ici de manière apparemment aléatoire vers l’antagonisme entre les nouvelles technologies et le parangon de la création littéraire. L’intérêt de Glissant pour la science et les nouvelles technologies n’est certes pas une anomalie lorsque l’on considère l’ensemble de son œuvre puisque cette dernière est en effet bâtie sur un éclectisme quasi programmatique qui se manifeste à travers la pensée du rhizome et le droit à l’opacité. Cependant, la dichotomie entre “ces deux ordres de la connaissance, le poétique et le scientifique”³ sur laquelle repose l’hypothèse de ce court chapitre semble trancher avec la rhétorique relationnelle qui caractérise son approche. Le penseur semble même souscrire aux poncifs d’un discours d’époque réduisant la complexité des nouvelles technologies et la magnitude de leurs effets sur la société contemporaine à une simple série d’oppositions entre, d’une part, une culture humaniste qui rassemblerait une communauté en présence autour de la parole poétique menacée, et, d’autre part, le pouvoir aliénant de l’information transmise à travers des circuits non-relationnels, impersonnels, sans voix et sans visage.⁴

Ensuite, et plus surprenamment encore, alors que la pensée philosophique et poétique de Glissant se développe généralement non pas de manière argumentative mais davantage de manière thématique ou rhizomatique, en dépassant en fait toute logique dialectique, “De l’information du poème” rompt assez brutalement avec la méthodologie qui lui est propre. Effectivement, l’auteur s’y livre à un exposé comparatif et

dialectique, faisant de l’opposition binaire entre “le scientifique” et “le poétique,”⁹ le cœur de ce qui s’apparente à une démonstration. Ceci est de fait un autre élément de surprise puisque la démonstration visant à convaincre semble s’affranchir de toute recherche d’opacité, ou “d’écart-déterminant”¹⁰ pour se figer dans un cadre rigide où l’on croit lire une disqualification peut-être un peu facile de l’informatique et une défense quelque peu réductive et passiste de la poésie.

Nous sommes donc mis devant un Glissant atypique dans le choix du sujet et surtout dans la manière dont il le traite. Quoi de plus saisissant, en effet, que de lire sous la plume de l’auteur d’*Un champ d’îles*, *La Terre inquiète* ou *Les Indes* des questions rhétoriques comme: “la poésie, à quoi ça sert?” ou encore “De quelle information le poème peut-il être chargé?”¹¹ qui servent de prétexte à des réponses somme toute assez banales et essentialisantes et aboutissent à des formules rebattues à la défense de la poésie?

Cette hypothèse est encore plus étrange prise en regard de l’incipit retentissant d’autres chapitres. Il suffit d’évoquer ici l’ouverture exemplaire sur le gouffre du passage du milieu dans “La barque ouverte”: “Ce qui pétrifie, dans l’expérience du déportement des Africains vers les Amériques, sans doute est-ce l’inconnu, affronté sans préparation ni défi,”¹² ou la fulgurante formule “Le dérèglement baroque, la garantie de la rigueur scientifique: voilà peut-être, hier encore, les deux balances de notre mouvement (de notre balan) vers la totalité-monde”¹³ qui s’arc-boute sur une opposition historique pour jeter les assises d’une mise en relation dans “Dicter, édicter,”¹⁴ ou encore les apophtegmes qui défient la compréhension et sèment la confusion dans l’esprit d’un lectorat se croyant au fait de la grammaire philosophique glissantienne tant ces maximes semblent disjoindre ce qui était apparemment conjoint, comme on le lit au début de “Ce que ce que”: “La force poétique (l’énergie) du monde, maintenue vive en nous, s’oppose par frissons fragiles, fugitifs, à la prescience de la poésie qui divague en nos profondeurs.”¹⁵

Aussi l’hypothèse assez conventionnelle qui engendre “De l’information du poème” peut-elle nous faire penser que l’on a affaire à un Glissant à l’économie, réducteur, qui ne déploie pas la même énergie consacrée d’habitude à opacifier les binarismes et dont l’inattendue adhésion à la doxa provoque une perte d’intensité intellectuelle. Que cela arrive en plein milieu d’un ouvrage singulier dont l’irruption a marqué un tournant dans l’œuvre glissantienne¹⁶ tout en bouleversant aussi la réflexion sur les rapports entre la société contemporaine, d’une part, et les silences et les zones d’ombre de l’histoire qui l’a engendrée, de l’autre, nous force à interroger nos propres certitudes sur nos attentes et nos représentations disciplinaires à l’égard du corpus glissantien ainsi que sur la manière “bonne,” “juste” ou “correcte” de le lire et de l’interpréter. Effectivement, “De l’information du poème” est un morceau de circonstance, une brève intervention prononcée dans le cadre du colloque “Poésie et informatique” à Liège en 1984, et l’effet

de perplexité qu'il peut provoquer attire d'ailleurs l'attention sur la genèse du livre lui-même qui, loin d'être monolithique et uniforme, dévoile un caractère hétérogène puisque huit des vingt chapitres qui le composent sont issus de communications prononcées dans des cadres géographiques et disciplinaires différents et devant des publics aux degrés de compétence variés.

Notre propre achoppement sur ce court texte – il pourrait s'agir d'un accident de lecture causé par le pas de côté que Glissant semble marquer ici par rapport à sa méthode et son style habituels – répond en fait à une organisation du propos qui joue habilement avec les opinions reçues de l'époque sur la menace informatique en feignant d'adopter leur langage. Le lecteur attentif s'apercevra que le binarisme liminaire se trouve rapidement élargi, troqué au profit d'une pensée en archipel (le retour du "Glissant traditionnel" ?) qui parvient à dépasser la grande peur de voir l'informatique s'emparer du terrain de la poésie en imaginant leurs mises en relation possibles. Il s'agit d'un parcours qui conduit la pensée de l'antagonisme en passant par l'homologie et la fusion à la coprésence disjonctive.

L'objectif du présent article consiste donc à montrer comment, à partir d'une hantise d'époque qui n'a fait que s'aggraver depuis ses premières formulations dans les années 1980, le penseur puise dans le débat culturel un sujet de réflexion tout aussi angoissant que fascinant pour explorer les liens de connivence établis entre la poésie et l'informatique. Ce faisant, il creuse les interstices de l'apparente dualité entre poésie et informatique en insistant sur les formes de connaissance et d'existence qu'elles rendent possibles ou qu'elles ont forcloses.

De prime abord, il s'agira de souligner que ce discours s'origine dans une opposition binaire qui détermine clairement le régime de vérité de l'informatique et de la poésie. Puis, on s'attellera à montrer comment le philosophe parvient à dépasser pour la première fois cette différence en entrevoyant dans la fulguration le lien qui relie les deux formes de connaissance. Ce dépassement en forme de fusion ne veut pas pour autant dire que l'informatique et le poème informent de façon analogue, car nous le soulignerons, Glissant distingue, autour de la langue, les possibilités d'information de chacune. Enfin, nous détaillerons la façon dont le penseur envisage une forme d'entrelacement contingente de l'informatique et de la poésie, relevant leur nature différente mais potentiellement complémentaire ou relationnelle. À travers l'identification successive des étapes du cheminement discursif de l'auteur, nous espérons convaincre de l'idée que lire Glissant suppose un réajustement de ses propres pratiques de lecture, jusqu'à en réaliser le dépassement dans un mouvement théorico-pratique inspiré de l'argumentation du philosophe telle qu'on la lit dans le chapitre étudié.

Glissant dialectique

“[L]a poésie, à quoi ça sert ?” La tournure utilitaire que Glissant imprime à son hypothèse ressemble à une provocation car on peut se demander si le penseur se fait simplement l’écho d’un questionnement de société ou s’il s’agit d’une feintise, voire d’une ruse philosophique censée surprendre son lectorat habitué à lui entendre tenir des propos à l’écart de la pensée dominante ou en rupture avec les discours consentants. Aussi la réflexion proposée dans ce chapitre s’ancre-t-elle dans une opposition binaire mise au service de la supériorité axiomatique de la poésie sur les nouvelles technologies de la connaissance qui néanmoins menacent sa fonction et jusqu’à son existence au sein de la société contemporaine. Il mobilise les arguments des défenseurs de la poésie contre ses détracteurs dont la lignée, loin d’être limitée aux thuriféraires du seul savoir scientifique moderne, remonte au “débat traditionnel”¹³ sur le danger de la poésie comme illusion et feintise de la pensée philosophique et politique occidentale. Cela lui permet d’avancer sa propre défense de la poésie en ce qu’elle serait utile pour accéder à une forme de connaissance: “la poésie n’est pas un amusement, ni un étalage de sentiments ou de beautés. Elle informe aussi une connaissance, qui ne saurait être frappée de caducité.”¹⁴

Ainsi débute un étrange combat que l’auteur entend mener sur le terrain de la pragmatique plutôt que sur celui de l’esthétique, eût-il insisté sur la transfiguration artistique du monde ou encore sur la charge affective du travail poétique, voire sur celui de la métaphysique, selon laquelle la poésie nous ferait accéder à une expérience transcendante. Par ce geste, Glissant vise à se distinguer des “critiques” et “analystes”, autrement dit, de ceux qui posent un savoir instituant mais extérieur pour proclamer “la caducité de la poésie,” rejoignant au contraire les rangs des créateurs eux-mêmes comme Rimbaud ou Césaire pour qui “[e]lle informe aussi une connaissance, qui ne saurait être frappée de caducité.”¹⁵ Et pourtant, cette pensée, bien qu’elle se présente comme la démonstration d’une thèse philosophique, ne procède pas sur le mode de l’articulation logique argumentative et progressive. De fait, la formulation fait montre de certains problèmes de structure grammaticale et logique. Tout d’abord, Glissant ne fournit pas d’entrée de jeu sa propre définition positive et opératoire de la poésie, commençant par une double négation (non pas ... ni) pour dire ce que la poésie n’est pas. Ensuite, l’adverbe “aussi,” employé sans antécédent explicite (comme “non seulement ...”), revêt une connotation concessive ou à tout le moins additive plutôt que complémentaire. Même si l’on comprend la signification globale de ces phrases, le recours à l’implicite sur le plan tant grammatical qu’argumentatif rend le propos sinueux et instable, au risque de réduire sa force persuasive.

En posant donc l’égalité hiérarchique entre poésie et informatique en ce sens que toutes deux informent la connaissance – dans le but déclaré de “renouer le fil entre ces deux ordres de la connaissance”¹⁶ –, Glissant semble vouloir adopter une démarche démonstrative basée sur une dichotomie

empruntée au discours d'époque mais son écriture révèle que la logique interne de sa pensée privilégie néanmoins l'approche délibérative. Céder à la première aurait signifié consentir aux hiérarchies pour proclamer la vérité supérieure de la poésie sur celle de l'informatique comme stratégie de résistance contre l'empire grandissant de celle-ci sur la réalité de notre monde actuel, et proposer une contre-hiérarchie compensatoire selon une simple logique de renversement qui ne changerait rien à l'épistémologie dont elle procède.

Cependant, Glissant mobilise à nouveau le pouvoir rhétorique de l'antithèse pour étayer la distinction entre deux régimes de vérité, et, *a fortiori*, entre deux ontologies :

La vérité du poète est aussi la vérité désirée de l'autre, là où la vérité du système informatique est renfermée sur sa logique suffisante. Aussi bien, toute conclusion d'un tel système est inscrite dans ses données de départ, quand l'ouverture du poétique est imprévisible et inouïe.

Autant dire que dans la pratique binaire, l'exclusion est la règle (ou bien, ou bien) alors que le poétique vise à l'écart – qui n'est pas l'exclusion mais le dépassement réalisé d'une différence.¹⁷

Appuyé par les locutions conjonctive "alors que" et adverbiale "là où", que l'on retrouve d'ailleurs à plusieurs reprises dans ce texte, un parallèle émerge entre la clôture, le déterminisme et la logique excluante du système technologique, d'un côté, et l'ouverture et le fertile potentiel de liberté inhérents à la poésie, de l'autre; la nouveauté du premier ne produit pas des modalités de connaissance et d'existence au monde moins cloisonnantes et réductrices alors que l'ancienneté de la seconde ne réduit en rien sa portée génératrice. La poésie devient ici synonyme de créolisation puisque sa définition reprend littéralement les traits que Glissant attribue à ce processus vecteur de la Relation :

Quand les pays se créolisent, [...] ils entrent dans l'imprévu consenti de leurs diversités, parfois à grand drame... Quand la créolisation s'accomplit, les langues créoles ne tendent plus à disparaître, elles prolifèrent sur et par elles-mêmes¹⁸

Dès lors, comment comprendre cette incohérence induite par le recours à deux instrumentaux argumentatifs distincts voire divergents : l'un qui tente de fixer un binarisme culturel à coups de contrastes, de parallélismes et de juxtapositions des contraires, l'autre qui complique et nuance cette dualité initiale se laissant aller aux voix de sirène de l'implicite, de l'ellipse, de la parataxe et de l'autocontradiction?

Faudrait-il y voir un geste hypocrite dans le sens premier du terme par lequel le penseur de la Relation feindrait de reproduire - ou de "rendre gorge,"¹⁹ comme l'ordinateur lui-même - une mise en opposition simpliste des préoccupations de l'époque²⁰ pour procéder de fait à une mise en dialogue des

camps opposés afin de mieux souligner leurs points communs, et, ce faisant, d’offrir une leçon critique sur la manière de dévoiler même au cœur des stéréotypes, ou des mauvais lieux communs, le potentiel philosophique et politique des lieux-communs qui “relie, relaie et relate”²¹? Il s’agirait alors de trouver une autre voix/voie pour lutter contre la peur des nouvelles technologies de l’information qui vont remplacer l’humanité, angoisse qui ne trouve pas sa réponse dans une construction binaire.

Cette argumentation “faible” qui ne repose pas sur des principes structurants se fait témoin de la pensée archipélique en acte d’une manière plus saillante que dans les autres chapitres. De tous ceux qui composent *Poétique de la Relation*, celui-ci offre l’unique incipit se réclamant d’une parole autre, ou se présentant plutôt comme une réponse aux autres, à savoir, qui ne prend pas racine dans un précepte, constat historique, géographique culturel, dans un fait vérifiable, dans une sentence, ou encore dans une hypothèse émise par Glissant lui-même. Il part d’un ailleurs, non pas d’un constat personnel, mais d’une parole extérieure et conventionnelle à laquelle il semble même apporter des réponses tout aussi doxiques, reprenant même la structure dialectique binaire jusqu’au point de bascule de Rimbaud-l’informaticien.

Fiction philosophique

Glissant parvient à dépasser pour la première fois le postulat binaire du chapitre en entrevoyant le lien de la fulguration qui unit les deux formes de connaissance. Mais il n’y arrive qu’en sondant à l’excès leur radicale différence, porté par une sorte de démesure argumentative qui frôle l’illogisme. Foncièrement binaire, l’informatique entendue comme système autosuffisant, déterministe et exclusif, n’est ni “cadence”²² ni dévoilement. De plus, la preuve à charge la plus accablante dans ce réquisitoire contrasté est aussi la plus incompréhensible selon une logique purement démonstrative car on ne lui reproche rien de moins que de n’être “pas davantage un mode du poétique”!²³ L’accusation que le philosophe porte contre la nouvelle technologie - de fonctionner sur le mode “ou bien ou bien” - pourrait être portée contre cette partie de son plaidoyer sans réserve pour la poésie avant que son raisonnement ne bascule, après un blanc textuel qui permet au lectorat-auditoire ébahi de reprendre son souffle. Si l’ordinateur menace la poésie, c’est n’est pas parce qu’il est à même de la nier ou de la supplanter par un mode d’expérience ou une forme d’existence au monde entièrement autres mais précisément parce qu’il la rencontre dans son propre lieu – ou dans le lieu qui lui est propre – et la dépasse dans un mouvement qu’elle a elle-même lancé :

L’avènement informatique a pourtant renversé la vapeur poétique. Par la banalisation de la vitesse. Tout comme les rapprochements romantiques ou les audaces surréalistes d’images se sont visualisés

dans la réalisation actuelle des ‘spots’ publicitaires et des ‘vidéo-clips’, de même la fulguration, cette poétique de l’instant, a été consacrée, en quelque sorte effacée, dans l’inimaginable instantané de l’ordinateur.²⁴

La gestuelle du texte change ici, sa grammaire adopte des tonalités concessives et comparatives qui rapprochent plus qu’elles ne séparent et pointe vers l’entrelacs non pas entre deux activités humaines ennemies ou incompatibles mais des “techniques de soi,”²⁵ ces arts de faire individuels et collectifs élaborés selon des procédures spécifiques dans le but d’atteindre un état intellectuel, affectif ou moral. La vitesse de l’informatique pourrait faire penser au “nomadisme en flèche”²⁶ qui, en tant que “projection absolue vers l’avant” de l’identité-racine, a pour objectif de “conquérir des terres, par extermination de leurs occupants.”²⁷ Pourtant, quand bien même la vitesse de l’informatique l’emporterait sur la fulgurance de la poésie, celle-ci n’est pourtant pas prise au dépourvu puisque tout un pan de sa modernité incarné dans la figure emblématique de Rimbaud avait déjà versé dans “la poétique de l’instant” qui à présent “se renonce,”²⁸ comme l’écrit Glissant en employant le réflexif pour signaler peut-être l’action d’une conscience contemporaine anonyme et collective. Aussi ne saurait-on voir dans ce renoncement un sacrifice puisque la poétique rimbaldienne partage avec le langage informatique la tentation – on pourrait même dire le poison – de l’unilinguisme,²⁹ auquel une autre poétique configurée par la triade Mallarmé-Joyce-Pound, avait déjà proposé un remède en préparant le “choc” concrétisé dans le tournant informatique. Ce remède prend la forme d’un retour à la complexité de la poésie, d’un renoncement à la vitesse au profit du temps long que nécessite le déchiffrement comme en témoigne l’évocation du titre des œuvres les plus cryptiques des auteurs : “*Un coup de dés jamais n’abolira le hasard, [...] Finnegans Wake, [...] Cantos.*”³⁰ Une fois de plus, l’usage intransitif du verbe “préparer” crée ici un léger effet de surprise puisque son action en prévision de l’avènement de l’informatique ne porte sur aucune communauté (nous) ni aucun objet (le monde).

En fait, ce que nous explique Glissant, c’est que l’informatique a toujours un temps de retard. Alors qu’elle s’immisce sur le terrain de la poésie, la poésie est déjà ailleurs. Si Mallarmé, Joyce et Pound permettent d’un côté d’alimenter le parallèle entre l’informatique et la poétique dans ce qu’elles ont du “système,”³¹ il leur manque fondamentalement le multilinguisme. En effet, alors que la fulguration n’est qu’une possibilité du mode de création de la poésie, il constitue l’essence même du système informatique, indépassable pour lui car il est enfermé dans une dimension unilingue. Au contraire, l’unilinguisme rimbaldien, alors prouesse poétique ouvrant la langue sur un imaginaire constitué du pouvoir associatif des images, ne représente qu’une langue parmi une myriade d’autres. C’est précisément encore dans le domaine du contraste que Glissant développe sa pensée. En effet, bien que le système “banalise la fulguration,”³² explique-t-il, c’est “en regard de” ce qu’il nomme la “scintillation multilingue.”³³ Ici, plus de binarité, mais une question

de rapport. De fait, la puissance et la vitesse du système informatique ne peut s'exécuter que dans le rapport à un langage donné, celle du code que le système peut déchiffrer. Face à l'immensité des langues, le système ne peut “comprendre” (les guillemets sont de Glissant), c'est-à-dire qu'il ne peut ni les saisir ni les appréhender. En ce sens, le lieu qu'occupe l'informatique n'est pas ouvert sur autre chose que lui-même alors que la poésie, elle, est ouverte sur un monde de langues.

Le passage prépare en fait le tournant du texte de Glissant. Quittant pour de bon la démonstration binaire, s'ouvre alors à nouveau les portes d'un domaine où le lecteur à l'habitude de côtoyer l'auteur, celui de la fiction philosophique. Ce dernier envisage dans un exemple imaginaire un moment de rencontre entre le poète et l'informatique. La rencontre est construite par l'auteur sur un ton rieur, reprenant, bien aise, un discours moqueur sur les adeptes de l'informatique apparemment “dérégulé[s] des sens.” Glissant écrit :

Supposez un jeune homme indifférent à tout ce qui n'est pas sa machine, absolument ‘dérégulé des sens’ devant elle, voyou au loin et saint à son pupitre, ayant dompté la mécanique des voyelles et des consonnes et pénétré leur couleur : c'est un informaticien et c'est aussi Rimbaud.³⁴

Vraiment saisissante dans ce petit scénario inédit est la modalisation du propos. Glissant nous présente un jeune homme qui semble proprement vouer une passion folle pour “sa machine,” en connaissant la langue sur le bout des doigts, ayant “dompté [sa] mécanique.” Si on pouvait le croire devenu unilingue, Glissant nous explique qu'il est informaticien “et [qu'il] est aussi Rimbaud.” Ceci marque un changement crucial dans le mode de développement du propos de Glissant. Alors que le début du chapitre voyait l'informatique et la poésie être développées comme deux éléments parallèles dont on pouvait concevoir des aspects presque communs, mais dont les parcours ne se touchaient pas, on a ici une forme de croisement intéressante. La co-substantialisation du jeune homme, à la fois poète et informaticien, fait écho à la dualité de sa personnalité, puisqu'il est décrit comme “voyou au loin et saint à son pupitre.” On retrouve ici l'exploitation toute glissantienne de l'opacité révélatrice. La conjonction de coordination “et” corrélée à l'adverbe “aussi” permet justement de tenir deux réalités contradictoires ensemble en faisant jaillir de leur rencontre l'idée de possibilité. Cet exemple est donc doublement habile en ce qu'il permet premièrement de sortir du schéma binaire pour s'orienter vers la dynamique de l'entrelacement en démontrant deuxièmement que la maîtrise du langage informatique vélocité ouvre la porte à ce qui serait une poésie fulgurante. L'informaticien, en allant “au plus ardent de la fulguration”, s'est ainsi mué en Rimbaud. Il est intéressant de constater que c'est bien l'action de celui qui parle le langage informatique qui lui permet d'accéder à une certaine poésie, et non pas l'informatique qui informe une poésie. Le langage informatique ne peut précisément pas y arriver car son enfermement tautologique fait qu'il ne peut s'ouvrir sur le

monde : il ne peut pleinement “signifier la totalité” même si son informaticien “s’écrit[ait]”³⁸ le contraire. La totalité de l’informatique est une “totalité-code,”³⁸ prisonnière de son unilinguisme. Elle a donc quelque chose du fulgurant rimbaldien sans pourtant se confondre avec lui. Glissant l’écrit bien, cette fulgurance était l’objet d’une “prétention,” c’est-à-dire une revendication. En ce sens, la fulguration révélatrice était un devenir possible pour la poésie à l’instar de la recherche mallarméenne, poundienne et joycienne. Ensemble, poètes fulgurant ou nouant “les patiences maillées,”³⁷ presentaient en fait, nous dit Glissant, “l’énorme inconnu [...] qui requiert de signifier la totalité” à savoir “la parole de tous les peuples, l’accent de toutes les langues.”³⁸ Voilà justement ce que la machine ne peut faire car elle “esquive le drama des langues.”³⁹ Elle n’est pas du côté du scintillement mais de celui de la foudre ; elle ne “signifie” pas la totalité, elle totalise ; elle n’est pas du côté du Tout-Monde mais du système.

Ainsi, le rôle de l’exemple Rimbaud dans le texte de Glissant permet de restaurer un mode de raisonnement associatif et rhizomatique dans lequel une idée en fait éclater une autre en déclenchant une série d’éruptions. Pensons ici à la manière dont la “magnifique prétention rimbaldienne” donne naissance à une fiction philosophique où un informaticien fou se confondait avec Rimbaud. Si cela fait sourire, la fictionnalisation de la pensée demeure un outil de discours majeur dans ce texte. À partir de cet exemple imaginaire, Glissant convoque son destinataire en l’exhortant à supposer. Cette orientation du discours du côté du fictif, disons même de l’hypothétique, commence de faire tourner la pensée de l’auteur vers un lieu qui n’est pas mais un lieu qui *pourrait être*. S’agissant de la thématique informatique-poésie, c’est donc l’évocation de la question du rapport de l’une à l’autre qui débute sur le mode d’une possible intersection. Depuis la transparence du binarisme jusqu’au parti pris à peine voilé, nous entrons dans un régime d’opacité qui correspond en tout point à une pensée du Tout Monde. Effectivement, au moment où le paradigme de la totalité est évoqué, la pensée de Glissant change de mire et adopte un discours qui lui permet de penser l’impensable.⁴⁰

En définitive, l’adoption d’une posture doxique initiale de la part d’un penseur qui est tout sauf orthodoxe prendrait alors son sens non dans le *dit* mais dans le *dire*. Ce *dire* articule une pensée à faible coefficient démonstratif qui sacrifie son efficacité autoritaire pour se repenser en épistémologie et dont le principe organisateur n’est pas la vérité entendue comme un fait acquis et certain ou une valeur sûre et stable mais une forme d’expérience orientée par la processualité et la potentialité. La fiction philosophique permet de courber le discours pour l’ouvrir sur un devenir. Envisagées sous l’angle du potentiel, poésie et informatique ne sont plus antagonistes car chacune révèle le potentiel caché de l’autre, se montrant capables d’une (re)connaissance réciproque puisque la poésie apprend à l’informatique sa fulgurance, alors que l’informatique peut “indiquer”⁴¹ une poétique comme on peut lire dans

l’excipit qui esquisse une fine symétrie avec l’assertion inaugurale selon laquelle “[la poésie] informe une connaissance.”⁴²

Rendre gorge poétique

Le régime d’opacité entourant poétique et informatique se densifie davantage lorsque Glissant démystifie la doxa selon laquelle il y aurait une concomitance entre l’avènement de l’informatique et la “mort de l’écriture”⁴³: le premier mènerait nécessairement au second, voire l’encouragerait. Loin d’adhérer à ce discours, le philosophe se montre méfiant, tournant en dérision une telle idée. En effet, Glissant, toujours dans un paradigme hypothétique, renverse les on-dit en filant leur présupposé à l’excès. Ainsi, le propos présenté en incisive débute sur une tournure impersonnelle (“on a suffisamment remarqué que...”)⁴⁴ dans laquelle la modalisation adverbiale indique déjà le sentiment d’un trop-plein. Faisant montre d’une certaine ironie – mordante à tous égards –, l’écrivain martiniquais abonde dans le sens de ce discours générique (“peut-être serons-nous en effet”⁴⁵) en forçant le trait à l’aide d’un choix lexical particulièrement évocateur, rappelant la thématique de la cabale. Effectivement, les partisans de cette idée reçue sont peints en “adeptes menacés d’une religion des catacombes, qui [se réuniraient] en secret, à l’écart de la vindicte publique, pour célébrer les messes damnées de l’écriture.”⁴⁶ Un tel choix lexical – “adeptes,” “vindicte publique,” et “messes damnées” – brosse un portrait volontairement victimaire des tenants de la théorie de la “mort de l’écriture.” Le jeu de l’ironie permet de mettre à distance un discours auquel Glissant ne semble pas adhérer. Plus sage, le penseur formule ses doutes par le biais d’une question rhétorique, fermée, qui résonne à la manière d’une injonction au sérieux: “L’informatique serait-elle le fourrier⁴⁷ d’une telle perte?”⁴⁸ Ainsi se clôt l’incise. La boucle est bouclée. Alors que la pensée de Glissant avait embrassé un discours fait d’opinions reçues, dans un tout premier temps, pour lancer son propos, le voilà qu’il découd à présent le tissu des idées reçues à l’égard de l’informatique comme pour ne pas en faire le bouc émissaire de tous les maux qui frappent de près ou de loin la sphère du littéraire.

Le pouvoir de la fictionnalisation nous amène pour la seconde fois à considérer ce que l’informatique peut, et non pas ce qu’elle tue. En fait, Glissant continue de prendre le contre-pied qu’il a initié quelques lignes plus haut en faisant de l’informatique un vecteur de possibilité, “un passage à l’archipel des langues.”⁴⁹ Il réoriente la question de la crise de l’écriture en élargissant la discussion. Pour ce faire, il articule son argument autour d’une projection “Ne vivrons-nous pas demain,”⁵⁰ à laquelle le futur simple confère une valeur prophétique toutefois nuancée par sa forme négative. Il s’agit une forte possibilité, qui véhicule moins la certitude logique que le désir profond de l’auteur de la voir se réaliser. Dans cette projection, la crise est moins un drame qu’un moment de transition vers le “drama”⁵¹ des langues, autrement

dit “la floraison soudaine des langues de l’oralité.”⁵² À en croire Glissant, l’informatique pourrait rassembler les conditions d’un passage vers une synthèse où l’écriture transcenderait les frontières entre l’oral et l’écrit, où l’écriture deviendrait une forme de “transcription”⁵³ de l’oralité. Grâce à la fictionnalisation, l’informatique se voit créditée d’une valeur importante : elle pourrait être un agent permettant à la poésie des langues du monde et de leur oralité de viser une “synthèse.” Non pas une réduction, mais un accord presque symbiotique où elles pourraient évoluer dans un même espace à parts égales.

Par la suite, cette considération ouvre de façon rhizomatique une projection cette fois ancrée dans le présent, où Glissant envisage proprement cette synthèse, en creux. Il évoque en effet de façon descriptive l’état d’un processus en cours, comme le marque le retour au présent de l’indicatif. Ce processus est celui d’une rencontre entre l’écriture et l’oralité. Dans un présent où “les poésies orales se multiplient à travers le monde”⁵⁴ et se “mêl[ent] à l’alchimie de l’écrit”⁵⁵ en faisant raisonner leurs “éclats métalliques” provenant de “rhétoriques orales,” Glissant conclut que la connaissance poétique n’est plus nécessairement liée à l’écriture, mais peut coexister avec l’oralité. Alors, la menace de la mort de l’écriture paraît bien caduque. Sa mort présumée n’en est pas une, elle donne naissance à une “autre-chose” de laquelle l’écriture est toujours partie prenante. La rencontre que nous décrit Glissant entraîne une véritable fusion où “l’éclair poétique se refait dans le halètement du temps.”⁵⁶ Que la fulguration se confonde dans la durée, c’est là la “fonction” du scintillement multilingue⁵⁷ selon l’auteur. Or, justement, c’est le multilinguisme qui ouvre les portes de la fusion dans cette rencontre entre l’écrit et l’oral. Comment envisager une rencontre avec l’informatique ? Il semble bien qu’il n’en soit pas question, ou plutôt que Glissant ne puisse ou ne réussisse pas à l’envisager. L’unilinguisme de l’informatique se heurte implicitement à ce rêve multilingue que Glissant nous décrit. Ceci n’est pas antinomique, au contraire, c’est peut-être le nœud final que Glissant parvient à nouer-dénouer dans le même temps.

En effet, sans l’ombre d’une critique, Glissant ne disqualifie pas l’informatique. La formulation de son discours semble s’accorder à la manière dont il envisage la différence essentielle entre poésie et informatique. Dans son dernier travail, *Philosophie de la Relation*, il explique que “la différence contribue à la fusion aussi bien qu’à la distinction.”⁵⁸ C’est cette idée qui nous semble féconde pour comprendre le régime d’opacité dans lequel le rapport entre les deux modes de connaissance est plongé. L’argumentaire de Glissant ne s’exprime dorénavant plus dans un exposé articulé autour de connecteurs logiques, mais dans la mise en regard de différents scénarios et exemples qui contrastent les uns avec les autres. Sans pour autant pleinement s’opposer, ils ne vont pas nécessairement dans le même sens, ce qui contribue à un résultat opaque. La fusion hypothétique des langues de l’oralité dans l’espace informatique entraîne l’expression d’une distinction, celle du multilinguisme

qui permet la véritable fusion – actuelle, en cours – des langues et de l’écrit, opposée à l’unilinguisme de l’informatique, vraisemblablement incapable de réunir les conditions d’une telle rencontre. Or, comme dit plus haut, l’informatique a ce rôle d’espace à jouer. Sa différence avec la poésie pourrait lui permettre de donner forme, d’être un agent de la fusion entre oral et écrit. Mais son essence, distincte de la poésie, ne peut lui permettre de fusionner avec elle.

Finalement, Glissant parvient donc à lier tout en distinguant le couple poésie-informatique. En tant que vecteur de nouveauté, machine à fulgurance, l’informatique provoque le désir de la voir “rendre gorge poétique.”⁶⁰ Elle rappelle les systèmes “maillé[s], synthétisé[s], dérivé[s]”⁶⁰ des poètes post-rimbaldiens tout en rappelant Rimbaud lui-même dans l’éternel recommencement du “coup de dés.” L’informatique, elle aussi, en un sens, fusionne fulgurance et durée, vitesse et déchiffrement. Mais la valeur autoréférentielle de sa langue ne peut rivaliser, selon Glissant, avec “l’ardent contraste des langues du monde” faisant “la chair désirante du poème.”⁶¹ Ainsi, c’est parce que la poésie possède une valeur autoréférentielle - elle se réfère à autre chose qu’elle-même dans le monde – qu’elle est véritablement poésie. Elle ne crée pas à partir ou dans elle-même, mais dans le monde en tant qu’entité faisant raisonner la pluralité. C’est face à l’instabilité et dans l’instabilité du monde que la poésie se fait forme de connaissance.

Ainsi, la machine informatique ne s’expose pas au “drama” des langues, et en ce sens, selon Glissant, elle ne “fait donc pas de poésie, [mais] peut “indiquer” une poétique.”⁶² Ni disqualifiée, ni habilitée, la science informatique est présentée comme un agent du poétique, celui qui pourrait peut-être l’informer, et celui qui l’indique à coup sûr. C’est donc par le biais d’un développement qui exploite intelligemment l’opacité que Glissant parvient à trouver un rapport juste, horizontal, relationnel sans être ni interdépendant ni contradictoire où informatique et poésie co-existent. De leur différence germe un réseau de possibilités qui préserve leur singularité, tout en clarifiant ce qui fonde leur essence.

Cette pré-conclusion de Glissant nous informe de façon intéressante sur la conception glissantienne du discours philosophique. Ce qui s’envisageait dans un premier temps comme un binarisme stérile, s’avère à présent être un mode d’envisager l’essence des choses de façon pleinement digénétique, c’est-à-dire en considérant de façon presque têtue la nature composite de cette essence, en accordant une importance égale à chaque composant qui la forme, en s’accoutumant fort bien de leur apparence au premier abord contradictoire. C’est très certainement en vertu de l’importance spatiale de l’aspect schizo-discursif du développement argumentatif de Glissant que ce texte résonne de façon étonnante. Nous voyons cependant qu’en creusant derrière le binaire, on retrouve un enchevêtrement opaque qui permet de résoudre la tension en jeu dans ce texte. La résolution trouve sa pleine mesure dans le paragraphe conclusif de ce texte en ouvrant la relation entre poésie et informatique sur un

futur où leur complémentarité voire leur entrelacement pourrait ou ne pourrait pas avoir lieu.

Obscure révélation axiomatique

Dans la conclusion de son discours, Glissant enlève toute ambiguïté sur la nature de la relation entre poésie et informatique. Si l'informatique peut se faire l'espace d'une rencontre entre écrit et oral, elle ne peut être le "lieu [...] où science et poésie se raccorderaient."⁵³ Le lieu, c'est là où se tissent toutes les relations potentielles, c'est-à-dire qu'il est essentiellement le résultat de la connectivité du "raccord" de toutes les relations potentielles qui s'y produisent. Un lieu n'est pas simplement un espace physique – comme celui que créerait l'informatique –, mais il est façonné par les interactions et les relations entre les personnes, les objets ou les éléments qui s'y trouvent. Le caractère unique d'un lieu dépend donc de la manière dont ces relations se tissent et s'entrecroisent en son sein. En fait, c'est même sa raison ontologique, puisque Glissant nous le rappelle, le lieu "précède toute technique d'application,"⁵⁴ on ne peut donc pas le mettre en place ou le générer. En effet, c'est lui et lui seul qui "génère son espace dans l'indéfini des axiomes,"⁵⁵ dans l'exercice de la relation. Le lieu ne se planifie pas, on ne peut pas le commander ou prévoir de l'habiter.

Dès lors, on le comprend, ce n'est pas parce que l'informatique n'est pas la poésie que le lieu ne peut se générer. C'est d'abord en raison de la nature axiomatique de la pensée informatique et de la pensée poétique puisque la pensée poétique "tente de se constituer en système axiomatique, de mailler l'indémaillable,"⁵⁶ ce qui contribue à faire "s'équival[oir]"⁵⁷ poésie et poétique. C'est surtout parce qu'il se perpétue en "conquêtes de clarté."⁵⁸ Loin du lieu, l'axiomatique est du côté du territoire, il cherche à faire sien et donc s'oppose au principe de relation. Il soumet plus qu'il ne *relie* ou *relate*. Néanmoins, ce n'est pas ici le propos de Glissant que de chercher à opposer à nouveau. Tout au contraire, il cherche à penser la relation, l'unité possible entre la pensée informatique et la pensée poétique. Si bien que la dimension conquérante de l'axiome est introduite par la locution conjonctive "même si" indiquant que cette factualité est indifférente à l'idée que Glissant expose. En réalité moins surprenant qu'il n'y paraît, ce tour rhétorique souligne ce que Glissant cherche à démontrer dans sa conclusion, c'est le régime d'équivalence parfait entre les deux pensées, qui, sur le terrain de l'axiomatique donne "l'occasion" – contingente, donc – "d'une rencontre de type infini."⁵⁹

Une telle équivalence n'est pas neutre. En effet, Glissant présente en somme le dernier schéma possible dans une dynamique relationnelle : celle du mutuel respect entretenu par deux éléments différents. Si "De l'information du poème" a commencé de façon binaire (soit, soit), c'était pour mieux préparer la fusion des deux éléments dispartes (c'est, c'est aussi), laquelle fusion préparait encore davantage l'expression d'une coprésence

parfaite (“l’axiome poétique, comme le mathématique” ; “dans l’un et l’autre cas”)⁷⁰. Ni hiérarchique, ni fusionnelle, mais proprement en présence parallèle, disjointe mais convergente. Nous disons convergente car supposer une rencontre de type infini, c’est supposer de mettre en regard la pensée poétique et la pensée informatique aussi longtemps que l’une et l’autre existeront. Ici, l’infini est moins important dans son absence de fin que dans la possibilité d’une convergence à un moment donné, c’est-à-dire une convergence imprévisible mais potentielle. Effectivement, si l’axiome intéresse tant le penseur et si ce dernier permet cette rencontre infinie, c’est parce que derrière son aspect systématique se révèle une impuissance, une opacité, car l’axiome est à la fois “obscur et révélateur,” “fragile et incontournable.”⁷¹ Cette nature opaque est envisagée comme une promesse, celle de voir dans le système l’acceptation de la différence et de “l’accident”⁷² qu’il s’agisse du virus informatique ou du moment alloréfentiel du poème. Ainsi, Glissant écrit : “le système ainsi pressenti accepte l’accident, comprend son dépassement à venir.”⁷³ L’image du système vaincu, du conquérant conquis témoigne d’une faille sinon une fragilité qui rend le système vulnérable à un événement extérieur, à l’imprévu. L’acceptation de cette vulnérabilité est ce qui permet aux deux modes de pensée de s’égaliser car ils expriment une certaine conscience de l’impossibilité de leur quête sans y renoncer: “Il s’agit pour l’une et l’autre, non pas d’explorer, d’aller vers la totalité, irréalisable, sans avoir à dire où elles rejoindront l’une et l’autre – ni qu’elles en aient besoin.”⁷⁴ C’est donc en parvenant à nous montrer la vulnérabilité de la poésie comme de l’informatique que Glissant peut conclure sur le dépassement réalisé de leur différence. Elles sont deux modes de connaissance complémentaires, deux axiomes friables et pourtant incontournables. L’un évolue dans le cadre fermé de sa langue unique – “la science transforme ses langages”, – l’autre se réalise dans le scintillement multilingue – “la poésie invente ses langues.”⁷⁵

En définitive, selon Glissant, l’entrelacement contingent de l’informatique et de la poésie révèle leur nature différente, certes, mais fertilement appositionnelle qui s’accomplirait dans un monde autrement envisagé où, l’axiome poétique rejoignant l’axiome mathématique, le système “accepte l’accident, comprend son dépassement à venir.”⁷⁶ Devant ces deux formes de connaissance distinctes, le penseur nous invite à considérer la possibilité de leur coprésence, qu’elle se manifeste par association ou dissociation libre, sans logique organisatrice régente. Ce rejet indique le dépassement de leur fausse différence instaurée dans la tradition philosophique dominante “depuis que la raison, au sens occidental, avait semblé dissocier la création poétique, jugée inutile dans la cité, et la connaissance scientifique.”⁷⁷ Ceci pourrait s’avérer frustrant pour quiconque chercherait un discours ontologique qui rende compte de leur coexistence selon un système de valeurs hiérarchique. Il est important de relever ici l’importance que Glissant accorde dans ce chapitre au poème en tant que forme sensible de la pensée poétique. Il s’y développe un *dire* qui ni ne fige ni n’est régi par un *dit* qui lui serait extérieur ou étranger. Dès lors, le poème, en

tant que “la seule dimension de la vérité,”⁷⁸ deviendra le point cardinal de l’expression philosophique concrétisée dans *La Terre, le Feu, l’Eau et les Vents. Une anthologie de la poésie du Tout-Monde* publié en 2010.

Pensée archipélique en acte

L’intérêt de ce bref texte au cœur de *Poétique de la Relation* réside tout autant dans son thème que dans le traitement que Glissant lui accorde. Si l’opposition poésie/informatique représente l’élément déclencheur, le cheminement de la pensée dévoile non seulement le dépassement de leur différence par la mise en avant du potentiel digénétique de la machine capable de se soustraire à sa binarité matricielle, d’une part, comme de la tentation de l’unilinguisme réducteur qui guette une certaine la poésie occidentale, de l’autre, mais indique encore une autre forme de dépassement. Celui-ci est réalisé dans leur coprésence disjonctive qui contient le potentiel destructeur et la possibilité de fusion, la pulsion impériale et l’indifférence réciproque.

“De l’information du poème” offre en condensé au moins un des objectifs de l’œuvre, qui est de faire de ce traité de poétique un exercice de connaissance. C’est une connaissance pratique, celle de l’apprentissage d’un décentrement nécessaire (faire l’expérience de l’ouverture sur l’irréalisable, et avancer en projection) tout autant que celle de la puissance spéculative. En soulignant la nature informative du poème, Glissant parvient à réactualiser l’importance de la poétique, et en même temps, la pertinence de tout son ouvrage. Or, il ne le fait pas directement. Il expose que la poétique fulgurante de l’informatique ne peut, à long terme, remplacer celle de la “pensée poétique” humaine, imprévisible et donc infiniment plus libre que la poétique algorithmique excluante de l’informatique. La “pensée poétique” est un axiome fantasmatique, oxymorique, ni à démontrer, ni à réfuter - elle est l’étant. L’enjeu ici n’est donc pas tant que s’opposer au progrès technologique (car le discours reste ouvert à la science) – il est d’ailleurs envisagé avec ouverture et poésie (élans lyriques, prose poétique, métaphores, oxymores) – que de mettre en garde contre la fascination paradoxale pour une “vitesse” qui fige et stabilise remplaçant l’imprévisibilité créatrice du “virus” et de l’accident. Se construit alors la critique des dangers potentiels d’une suspension de la pensée ouverte, remplacée par une pensée en système : l’absence de réflexion, la glorification de la solution trouvée rapidement, des systèmes fermés pourraient entraîner à terme une uniformisation et systématisation des relations.

Le chapitre offre un exemple de pensée archipélique en acte. Dans sa démarche, Glissant nous engage à réfléchir en images et à imaginer des démonstrations sans nous imposer un cadre argumentatif et persuasif. Ses idées ne sont pas arrimées mais toujours en circulation ; toutes les oppositions ne sont pas nettes et méritent des relectures ; l’objet de réflexion reste abstrait et spéculatif et l’invitation à la praxis (pratiquer la relation, la “pensée

poétique”) a un caractère prospectif infini (tendre vers “l’irréalisable”). La pensée en archipel, pensée du tremblement, davantage délibérative et (auto)dubitative que démonstrative, ne fixe pas concrètement les idées dans une argumentation marquée et péremptoire, gardant toujours une part d’incertain. L’incertain semble être l’information, l’élément de connaissance qui se dégage de la *Poétique de la Relation*. Cependant, en creux se trouve aussi une critique d’une certaine conception de la rhétorique classique (ce que l’on conçoit bien s’énonce clairement...) qui ne procède que par enfermements définitifs, c’est-à-dire des démonstrations logiques qui excluent (comme le fait le système) tout ce qui ne semble pas contribuer à leur avancement. Or, la rhétorique glissantienne fait tout l’inverse. Elle avance masquée, et se nourrit des ambiguïtés et des contradictions et propose plutôt qu’elle ne démontre ; les phrases marquent une progression non point arborescente mais archipélique, qui repose sur l’apposition et l’intrication.

Le philosophe/poète/écrivain masque sa présence, il ne se marque pas d’un “je” ou d’un “nous” (je-dilaté), au contraire, il hèle son lectorat pour l’inclure dans sa délibération (“Supposez...”). La modalisation du discours par des tournures relativisantes telles que “cette machine n’est quand même pas”⁷⁹ tout comme l’utilisation des parenthèses confirment que l’auteur ne se donne pas à voir comme un penseur programmatique - ou, pour rester dans le cadre de l’informatique, programmeur - mais procède par examen thématique. Effectivement, chaque paragraphe introduit l’idée qui va être exposée en mettant en position du thème l’objet du paragraphe “Tout système informatique,”⁸⁰ “la fascination pour l’ordinateur.”⁸¹ Rien n’impose un plan de démonstration; le propos s’enchaîne, mais laisse suffisamment d’espace pour l’interprétation et pour la discussion. Il existe toutefois certaines idées fortes : “S’il ne fait donc pas de poésie, il peut ‘indiquer’ une poétique.”⁸² On remarquera dans l’exemple qu’il s’agit d’une construction conditionnelle qui n’implique pas une certitude fermée et complète bien qu’elle demeure forte.

En lisant “De l’information du poème,” peut-être plus que tout autre chapitre de *Poétique de la Relation*, nous nous sentons pris.e.s en compagnonnage de la démarche spéculative glissantienne. En suivant les gestes par lesquels il s’engage dans un débat (et il engage une doxa) d’époque à travers une démarche spéculative tout essayant de répondre à une question concrète - l’informatique est-elle la fourrière d’une perdition? - on le voit qui s’arrête pour ramasser une pierre au long du chemin, la tourne de tous les côtés pour éprouver et nous faire éprouver ses aspérités, ses porosités, ses étincellements fugaces, pour la reposer ensuite, sans s’attacher à la sculpter pour lui faire changer de forme ou révéler une vérité enfouie.

Cet exercice de lecture nous amène enfin à nous interroger sur nos propres *a priori* et pratiques interprétatives. On suppose à Glissant un dit, on lui attribue un contenu ou message par projection symptomatique ou globalisante (*a reading-into*, dirait-on en anglais) dans son texte d’une leçon ou d’une certaine idée en consonance avec ce que nous savons ou croyons tenir

pour acquis sur son œuvre de poète-philosophe, de penseur de l'opacité et des lieux-communs, des non-concepts, du rhizome et de l'étant. En l'occurrence, on pourrait aller vite en besogne en réduisant ce chapitre à une simple antithèse – certes, porteuse d'un message éminemment humaniste – entre l'expérience infiniment créatrice de la poésie et l'aliénation machiniste induite par l'informatique. Toutefois, la lecture attentive et rapprochée de son dire nous force à composer avec la complexité interne de son discours, avec le louvoisement et les interstices de sa pensée en archipel qui ne souscrit pas aux principes de la cohérence et de la non-contradiction. Cette opacité du dire se manifeste pleinement dans sa rhétorique de l'implicite qui regorge de constructions paratactiques, d'illogisme, d'ellipses, de structures suspendues ou en rupture... Un tel exercice de lecture rapprochée nous fait prendre conscience de nos réflexes et de nos implicites théoriques, de la construction *a priori* à partir d'un savoir global (supposé, hypothétique, et largement fantasmé) du Tout-Glissant, du sens que nous attribuons aux plus petites unités qui le constituent, telles que ce chapitre, et dont le caractère rébarbatif voire résistif, pour emprunter le terme d'Adlai Murdoch, peut remettre en question la tendance totalisante qui guette nos pratiques interprétatives. Ce n'est point devenir victime d'un quelconque paradoxe de Zénon critique, mais reconnaître peut-être que lire Glissant suppose un geste de lecture différent de celui que sollicite la fréquentation d'autres penseurs – au lieu de miner l'intelligibilité de l'ensemble, les discontinuités de l'argument le soutiennent sans enfreindre son droit à l'opacité.

¹ Edouard Glissant, *Poétique de la Relation* (Paris : Gallimard, 1990), pp. 96-99.

² Nous adoptons l'orthographe choisie par Glissant dans *Philosophie de la Relation. Poétique V* (Paris : Gallimard, 2009), pour signaler que ce leitmotiv qui rythme sa pensée pendant des décennies entières évolue à la manière d'un morceau de magma linguistique cristallisé dans sa morphologie mais opaque dans son sémantisme. Là-dessus, voir aussi la réflexion qu'Edgar Illas propose, dans ce même numéro, sur l'importance du magma chez Glissant.

³ Glissant, *Poétique de la Relation*, 95.

⁴ On assiste aussi à un débat indirect, car les adversaires restent anonymes, avec certains de ses contemporains hexagonaux puisqu'une note en fin d'ouvrage indique qu'il s'inscrit en faux contre "des critiques français qui annoncent ainsi la fin de la poésie" (Glissant, *Poétique de la Relation*, 231).

⁵ Glissant, *Poétique de la Relation*, 95.

⁶ Glissant, 155.

⁷ Glissant, 95.

- ⁸ Glissant, 17.
- ⁹ Glissant, 105.
- ¹⁰ Glissant, 103.
- ¹¹ Glissant, 173.
- ¹² De Celia Britton *Édouard Glissant and Postcolonial Theory. Strategies of Language and Resistance*, (Charlottesville: U. Virginia P. 1999) et Peter Hallward (*Absolutely Postcolonial: Writing Between the Singular and the Specific*, Manchester U.P, 1999) à Dominique Chancé (*Édouard Glissant. Un “traité du déparler”*, Paris: Karthala, 2002) et Loïc Céry (*Une traversée de l’esclavage*, Paris: Éditions de l’Institut du Tout-Monde, 2020, 3 tomes), la césure ou le tournant que représente *Poétique de la Relation* est l’un des lieux communs de la vulgate critique glissantienne.
- ¹³ Glissant, 95.
- ¹⁴ Glissant, 95.
- ¹⁵ Glissant, 95.
- ¹⁶ Glissant, 95.
- ¹⁷ Glissant, 96.
- ¹⁸ Glissant, *Philosophie de la Relation*, 65.
- ¹⁹ Glissant, *Poétique de la Relation*, 98.
- ²⁰ Voir, par exemple, Jean Baudrillard (le simulacre et l’hyperréalité élaborés dès les années 1980 mais fortement mobilisés par les critiques de l’espace virtuel) et Gilbert Simondon (la communication hypertélique, causée par la spécialisation exagérée d’un objet technique).
- ²¹ Glissant, *Poétique de la Relation*, 187.
- ²² Glissant, 96.
- ²³ Glissant, 96.
- ²⁴ Glissant, 96.
- ²⁵ Que l’on définirait, dans le sillage de Foucault, comme les “différentes manières dont les hommes, dans notre culture, élaborent un savoir sur eux-mêmes” (Michel Foucault, *Dits et écrits*, 2, Paris : Gallimard, 2001, 1603)
- ²⁶ Glissant, *Poétique de la Relation*, 24.
- ²⁷ Glissant, 24.
- ²⁸ Glissant, 97.
- ²⁹ Voir Glissant, *Poétique de la Relation*, 31 : “le dit de la Relation est multilingue. Par-delà les impositions des puissances économiques et des pressions culturelles, il s’oppose en droit au totalitarisme des visées monolingues.” Voir aussi Glissant, *Poétique de la Relation*, 154 : “créer dans n’importe quelle langue donnée, suppose ainsi qu’on soit habitué du désir impossible de toutes les langues du monde. La totalité nous hèle. Toute œuvre de littérature en est aujourd’hui inspirée.”
- ³⁰ Glissant, 96-97.

³¹ Glissant, 96.

³² Glissant, 97.

³³ Glissant, 97.

³⁴ Glissant, 97.

³⁵ Glissant, 97.

³⁶ Glissant, 97.

³⁷ Glissant, 97.

³⁸ Glissant, 97.

³⁹ Glissant, 97.

⁴⁰ Voir Chamoiseau lecteur de Glissant : “Mais toute explication du Tout monde s’éloigne du Tout-monde, un peu comme beaucoup «d’écrivants» s’éloignent de la littérature en fabriquant de belles histoires dans de belles transparences. L’impensable du Tout-monde est un phénomène qui est autant intérieur qu’extérieur à chacun d’entre nous.” Patrick Chamoiseau, “Mondialisation, Mondialité, Pierre-monde,” *Littérature* 2, no. 174 : 102.

⁴¹ Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, 99.

⁴² Glissant, 95.

⁴³ Glissant, 97.

⁴⁴ Glissant, 97.

⁴⁵ Glissant, 97.

⁴⁶ Glissant, 97.

⁴⁷ Fourier signifie ici “précurseur,” par métaphore. “Fourrier,” Trésor de la Langue Française informatisé, lu le 18 décembre 2023, <https://www.cnrtl.fr/definition/fourrier>.

⁴⁸ Edouard Glissant, *Poétique de la Relation*, 98.

⁴⁹ Glissant, 98.

⁵⁰ Glissant, 98.

⁵¹ Glissant, 98.

⁵² Glissant, 98.

⁵³ Glissant, 98.

⁵⁴ Glissant, 98.

⁵⁵ Glissant, 98.

⁵⁶ Glissant, 98.

⁵⁷ Glissant, 98.

⁵⁸ Glissant, *Philosophie de la Relation*, 101.

⁵⁹ Glissant, *Poétique de la Relation*, 98.

⁶⁰ Glissant, 98.

⁶¹ Glissant, 98.

⁶² Glissant, 98.

⁶³ Glissant, 99.

⁶⁴ Glissant, 99.

⁶⁵ Glissant, 99.

⁶⁶ Glissant, 99.

⁶⁷ Glissant, 99.

⁶⁸ Glissant, 98.

⁶⁹ Glissant, 99.

⁷⁰ Glissant, 99.

⁷¹ Glissant, 99.

⁷² Glissant, 99.

⁷³ Glissant, 99.

⁷⁴ Glissant, 99.

⁷⁵ Glissant, 99.

⁷⁶ Glissant, 99.

⁷⁷ Glissant, 95.

⁷⁸ Glissant, *Philosophie de la Relation*, 19.

⁷⁹ Glissant, *Poétique de la Relation*, 99.

⁸⁰ Glissant, 97.

⁸¹ Glissant, 98.

⁸² Glissant, 98.